

LE CAPITAINE MANDRIN



Cette petite armée arrivait de Grenoble.

VII

Presque au même instant, — Mandrin n'avait pas encore pu exprimer à M^{me} de Chavailles combien il se sentait tout à la fois heureux et honoré de sa confiance, — on frappa à la porte.

Un de ses hommes venait l'informer que le chevalier Gaston de La Tourette demandait à lui parler.

A ce nom, Mandrin sourit et M^{me} Isaure parut surprise.

— Vous ne connaissez pas ce monsieur? demanda le capitaine à cette dernière.

— Je ne connais de lui que son nom, répondit-elle.

— Vous déplaît-il que je le reçoive?

— Aucunement.

— Eh bien! répondit Mandrin, dites à M. le chevalier que je serai très honoré de sa visite.

Un instant après un jeune homme d'une vingtaine d'années, mis avec la suprême élégance de Versailles en 1749, se présenta. Avec la grâce parfaite du temps, où la grâce était un art et le savoir-vivre une science, il salua M^{me} de Chavailles, puis Louis Mandrin.

Lorsque celui-ci lui eut rendu son salut, lui eut avancé un siège, et se fût informé des motifs auxquels il devait sa visite, le chevalier se départit quelque peu des lois de l'étiquette et lui répondit sur un ton familier :

— Figurez-vous, monsieur, que j'ai tous les malheurs à la fois. J'arrive de Paris et me rends à Grenoble. A peu de distance de La Four-du-Pin, je perdis mes bagages.

« En arrivant aux environs de votre affreux pays, mon domestique, dont le cheval prit peur et fit un écart, roula dans un précipice ou plutôt un abîme. J'aperçus deux ou trois de ces êtres affreux que j'ai l'humiliation de reconnaître pour mes compatriotes, je leur fis part du malheur arrivé à mon valet, je les priai de lui porter secours : ils me répondirent dans leur patois huron que l'abîme avait deux cents pieds, et que mon malheureux garçon était mort sur le coup. Alors je leur demandai si le village de Rives était encore bien éloigné, et je vous demande pardon, monsieur, de

ma rude franchise, mes sauvages me répondirent : Tournez bride, seigneur ! car en ce moment Mandrin est à Rives et pourrait vous assassiner.

— « Qu'est-ce donc que ce Mandrin, braves gens ? dis-je.

— « Un brigand, monseigneur.

— « Parbleu ! répliquai-je, je n'ai malheureusement plus à craindre les voleurs et votre Mandrin serait bien déçu s'il m'attaquait. D'ailleurs, je n'ai rien de mieux à faire que de me faire assassiner. Je suivis ma route, j'arrivai ici, et je vis ce que depuis deux jours je n'avais pas rencontré : Un poulet !

— « Ah ! m'écriai-je, un poulet !...

« Je m'approchai, je contemplai le rôti ; il était à point.

— « Mais il est cuit ! dis-je à l'aubergiste.

— « Oui, monsieur.

— « Alors, servez-le-moi bien vite.

— « Il est retenu, monsieur.

— « Ah !... Par qui ?

— « Par le capitaine Mandrin.

— « Ce capitaine logé donc ici ?

— « Oui, monsieur.

— « Et vous n'avez pas d'autre poulet ?

— « C'est le seul qu'on ait pu trouver dans le village.

— « Un poulet dans tout un village !... A Paris, on ne se doute pas de ces choses-là. Quand on y dépeint la campagne, c'est comme un paradis terrestre fort perfectionné. Enfin, dis-je, qu'avez-vous à me donner ?

— « Rien, monsieur.

— « Comment, rien ?... Cela ne peut pas se passer comme ça. C'est que ce n'est pas la première fois depuis hier qu'on me fait cette réponse. Vous autres paysans, je commence à le croire, vous êtes des malins qui vous moquez des gens de la ville.

— « Oh ! monsieur, je vous assure...

— « Vous n'avez rien ? Rien ?

— « Non, monsieur.

— « Eh bien ! mon parti est pris. On vient de me dire que ce M. Mandrin m'assassinerait, je vais lui porter ma tête et, par la même occasion, lui demander un peu de son poulet avant de mourir.

« Voilà, capitaine, l'objet de ma visite.

Mandrin, étouffant son envie de rire, répondit d'un air sérieux :

— Je suis très touché, monsieur le chevalier, de l'honneur que vous me faites. Vous reconnaîtrez, je l'espère, que les paysans qui vous ont parlé de moi ont surfait ma réputation, et il ne vous en coûtera pas la vie pour manger une aile de mon poulet.

— Parbleu! monsieur le capitaine, s'écria le jeune de La Tourette avec enthousiasme, vous êtes un galant homme!

Il lui tendit la main :

— Touchez-là, je vous prie.

« D'ailleurs, je vous le déclare sans détours, rien qu'à votre air et au bon ton de votre accueil, j'éprouvai le soulagement d'un voyageur qui quitte les sauvages et débarque chez un homme civilisé; je suis doublement heureux de faire votre connaissance.

— Monsieur le chevalier, répondit Mandrin en s'inclinant, est trop indulgent. Mais puisque le rôti est prêt, je vais dire de servir.

Quelques minutes plus tard ils étaient à table. Un fromage, une salade composaient avec la poule (qu'avait rajeunie l'appétit du chevalier), tout le menu de ce repas.

Le vin ne manquait pas et, grâce à lui, lorsque les derniers tiraillements de son estomac se furent apaisés, le chevalier ranima la conversation.

— Savez-vous, cher monsieur, que vous avez une réputation atroce? Depuis Lyon je n'entends parler que de vous. Mais si vous êtes vraiment un bandit, j'avoue que je n'aurais pu m'imaginer ce que vous êtes, et que bien des honnêtes gens pourraient envier votre distinction.

« Ce pays est tout à fait indigne de vos exploits, et c'est à Paris, à Versailles, qu'il faudrait vous produire.

— Je suis, monsieur le chevalier, bien au-dessous du mérite que vous me prêtez, répondit Mandrin. Je ne suis qu'un capitaine de francs-saulniers.

— Ah! fit M. de La Tourette, cela se trouve à merveille. Puisque vous vous occupez du sel, vous devez connaître mon père, M. de La Tourette, fermier général de la gabelle en Dauphiné, qui réside actuellement à Grenoble?

— Je ne connais M. de La Tourette que de nom.

— Enfin, vous et moi, capitaine, par des côtés opposés, nous vivons également du sel.

Mandrin sourit de cette légèreté inouïe.

Le chevalier continua :

— Vous et mon père, vous êtes ennemis ou rivaux... Je vous dirai que votre querelle me laisse assez indifférent. Je crois avoir mangé tout ce que mon père peut avoir fait suer à sa gabelle... Si je reviens enfin dans cet horrible pays, c'est pour expier mes fautes, recouvrer de l'appétit et tâcher de trouver une dot qui relève un peu mes affaires.

— Vous songez à vous marier, monsieur le chevalier ?

— J'y songe... Mon père y pense pour lui, mes créanciers pour eux et moi... Je me résigne à quitter Paris, les femmes, le monde, et à venir chez les ours et les loups, chez mon père, et à me marier pour me refaire. Quelle est la malheureuse que je vais épouser ? Une de mes cousines, m'a-t-on dit. Pauvre fille ! Quelque laidéron, gauche, confit de préjugés antiques et de bigoterie, vêtu comme une demoiselle de Saint-Cyr du temps de la Maintenon !... Enfin, les formalités remplies, je reprendrai mon indépendance.

— Vous retournerez à Paris ?

— Le ciel me préserve de finir mes jours en Dauphiné !...

Puis se reprenant d'une inconvenance involontaire :

— Mais comment un homme tel que vous, capitaine, peut-il vivre au milieu de ces rochers ?

— Je m'y plais, cependant, monsieur.

— Vous faites de grosses affaires ?

— Non seulement ; mais cette contrée a ses charmes, ses plaisirs.

— Depuis Lyon, je n'ai pas trouvé une gazette. Les nouvelles que j'appris avaient au moins quarante jours ¹. Sans mon malheureux domestique, je ne serais n'y coiffé, ni rasé. J'ai perdu deux chevaux, pas de chemin. La poste royale est souvent accaparée par le service du roi, ou des gens du roi. Quant au coche ou au bateau, c'est d'une interminable lenteur. Tout vous choque et vous paraît au rebours du bon sens. On est mort d'ennui avant d'arriver. Les mœurs sont inouïes : on n'entend que morale. C'est à périr. Et la

1. Historique. Voir le Journal d'Arthur Young.

religion !... Et ce respect idolâtre pour des autorités burlesques !
Pas de philosophie !...

« Comment, je me le demande, pouvez-vous vivre dans ce milieu-là ?

— Je n'y vis pas.

— Où vivez-vous ?

— Dans la montagne.

— Si je n'avais pas vu madame, répliqua galamment le jeune de La Tourette, je ne le concevrais pas.

Mandrin reprit :

— J'ai l'air libre... la chasse... le chamois, l'ours... J'ai les combats pour la franchise des frontières...

Gaston de La Tourette ouvrait de grands yeux, mais pourtant paraissait comprendre.

— Les périls, poursuivit Mandrin, comptent parmi mes plaisirs.

— Vous avez une meute ?

— J'ai d'excellents chiens pour le loup et l'ours. On les découpe dans mes moments de loisir, entre deux rencontres avec les commis de M. votre père.

— Vous vous battez sérieusement ?

— Oui, monsieur le chevalier.

— A coups de fusil ?

— Certainement.

— On me l'avait dit... mais je conçois... c'est charmant, cela !...

— N'est-ce pas ? fit Mandrin. On précède un convoi de mulets, on éclaire sa route, et quelles routes que ces *ports* des Alpes ! ces gorges étroites, tortueuses !... Tout à coup des balles sifflent à vos oreilles... On cherche des yeux les fumées. Elles vous indiquent quelques roches derrière lesquelles se tient l'ennemi. Il s'agit de le débusquer. On grimpe ; on essuie encore quelque fusillade et l'on déloge les tirailleurs... On passe et l'on vide quelques gourdes pour fêter la victoire. Enfin on pénètre dans une vallée. Des marchands, des paysans, sont là qui attendent la contrebande, comme les Juifs dans le désert attendaient la manne. Le soir, en rentrant au château...

— Vous avez un château ?

— Sans doute... et en rentrant chez soi, dis-je, l'estomac creusé par l'air vif des montagnes, on trouve bon feu et bonne table...

— Ah ! voilà des plaisirs que l'on payerait cher à Paris, soupira Gaston de la Tourette. Mais en somme, dans ce désert, vous vivez mal ?

— Détrompez-vous. J'ai le gibier, le poisson, les volailles, les vins du Rhône et de Savoie dont je néglige d'acquitter les droits à la ferme des Aides, et j'ai des coureurs qui me rapportent des provisions de Provence et d'Italie. Enfin, nous possédons la liqueur que fabriquent les bons pères chartreux. Vous allez la goûter...

Mandrin se leva et demanda à l'homme qui le servait un flacon de chartreuse. Gaston connaissait cette liqueur (dont l'Esprit-Saint seul pouvait donner la recette), mais il la trouva meilleure que jamais.

On trinqua.

Bref, au bout d'une heure, le capitaine Mandrin et le fils du fermier général de la Gabelle en Dauphiné étaient les meilleurs amis du monde.

Gaston de La Tourette, ce gommeux, ce petit crevé du temps de Louis XV, ce jeune fou qui s'éprenait chaque jour de quelque extravagance nouvelle, prit feu soudain pour les plaisirs étranges du capitaine Mandrin. Celui-ci s'en aperçut, s'en amusa d'abord, puis sérieusement l'entraîna.

D'ailleurs, ce pauvre garçon ne lui déplaisait pas. Il était aimable, bon vivant. Les vices de la cour de Versailles n'avaient gâté que sa vie ; ils l'avaient préservé des passions sérieuses, des ignobles calculs de l'ambition et de l'intérêt. C'était un roué innocent. Il se croyait très corrompu et en était très fier ; mais il avait gardé la virginité du cœur et toutes les illusions de la jeunesse, sans qu'il s'en doutât. Cependant son libertinage effréné avait développé quelque peu chez lui le grain de folie que nous possédons tous, et s'il avait horreur des gens de province et de tout ce qui retardait de vingt-quatre heures sur les idées ou les modes de Versailles sans être extraordinaire, d'autre part il faisait aux provinciaux l'effet d'un garçon éreinté et un peu fou. Sa face pâle et maigre, son air chétif, la licence de son langage confirmaient leur opinion.

— Chevalier, lui dit Mandrin, faites-moi l'honneur de venir chasser avec moi.

— Où cela ?

— Chez moi, à Roquairol.

— Loin d'ici ?

— A deux heures du chemin de Rives. Acceptez. Demain je vous ferai tuer un ours. C'est un superbe coup de fusil. Après-demain, je vous remettrai sur le chemin de Grenoble ; et plus tard à Versailles vous pourrez raconter comment vous avez chassé avec le capitaine Mandrin.

— J'accepte, répondit Gaston.

— Eh bien ! partons afin d'arriver avant la nuit, dit le capitaine. Puis se tournant vers Isaure :

— J'ai acheté pour vous ce matin une mule très douce et d'un pied très sûr ; on va l'amener avec ma jument.

Cette nouvelle fit un visible plaisir à M^{lle} de Chavailles.

Quand les montures furent sellées, la noire andalouse du capitaine fit l'admiration du chevalier de La Tourette.

— Décidément, se disait-il, il n'est au monde rien de tel que ce bandit du Dauphiné, cheval d'Espagne et dame...

Il n'acheva point sa pensée.

Plus d'une fois déjà toutes ses conjectures s'étaient heurtées à la vivante énigme que lui offrait M^{lle} Isaure.

En même temps, Mandrin se penchant vers la jeune fille lui disait à voix basse :

— Grâce à cet étourdi qui vient se jeter entre mes mains, nous n'avons plus rien à craindre de Saint-Marcelin ni de Grenoble.

VIII

LES MYSTÈRES DE ROQUAIROL

Nos trois personnages voyageaient sous petite escorte d'une demi-douzaine de francs-saulniers ; Mandrin avait fait continuer sa route au gros de la bande sous le commandement de son fidèle lieutenant Pierre Fleuret.

En quittant le bourg de Rives, ils rentrèrent bientôt dans la solitude qui entourait alors la Grande-Chartreuse. Ils passèrent au pied de celle-ci. Le monastère fondé par saint Bruno au onzième siècle s'élève sur une montagne de 977 mètres de hauteur, au milieu d'une prairie entourée de forêts et de rochers. Entre ce

LE CAPITAINE MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ, avec splendides illustrations



AVENTURES et EXPLOITS du CAPITAINE MANDRIN

LE CAPITAINE

MANDRIN

GRAND RÉCIT D'AVENTURES HISTORIQUES ET DRAMATIQUES

Par Jules de GRANDPRÉ

Mandrin n'est pas un malfaiteur vulgaire. C'est un homme de proie, un brigand, mais de large envergure; rien de mesquin ni de lâche chez lui; il pille, mais n'escroque pas; il n'assassine point, il se bat.

Jeune, beau, aventureux et intelligent, il a tout pour lui; il est sympathique, brave, généreux! Il combat et ruine ce que le peuple hait, et partout le peuple est son ami. « Guerre aux châteaux, paix aux chaumières!... A bas la douane, l'octroi, la gabelle! A bas les impôts qui écrasent les pauvres gens!... » Telle est sa devise.

C'est un homme historique; on ne fera jamais l'histoire des abus de l'ancien régime sans parler de Mandrin.

Brigand en 1755, il eût été en 89 un révolutionnaire.

Avant de biffer les lois iniques, il faut briser leurs instruments. Le contrebandier Mandrin fut le plus grand des briseurs de barrières. Il fut un homme nécessaire, son brigandage naquit des abus de son temps.

Quand les impôts sont excessifs, que la misère est extrême, la police est sans autorité, sans force, et le brigandage fleurit!

A la tête de ses deux cents cavaliers, il apporte des ballots de contrebande et ne rançonne que les commis; ses quatre grandes expéditions durent plus d'une année à travers la Franche-Comté, le Dauphiné, le Lyonnais, le Bourbonnais, l'Auvergne, dix-neuf départements, vingt-sept villes dont il s'empare, où il délivre les détenus et vend sa contrebande.

Pour le vaincre il fallut former un camp devant Valence et envoyer 2,000 hommes. On ne le prit que par trahison, et encore aujourd'hui des familles s'honorent de sa parenté et disent qu'il fut un libérateur!

Nulle existence n'est plus romanesque et plus dramatique que celle de ce brigand légendaire. Aucun récit n'est plus intéressant, plus empoignant que celui de la vie du grand contrebandier : le Capitaine Mandrin.

L'Ouvrage est illustré de splendides gravures inédites, en grand format

5 centimes LA LIVRAISON 2 le mardi et 2 le vendredi	TOUTES LES LIVRAISONS SUIVANTES SERONT A 5 CENTIMES ET ILLUSTRÉES DE BELLES GRAVURES A. FAYARD, éditeur, 78, boulev. Saint-Michel, Paris	25 centimes LA SÉRIE Une tous les 10 jours
------------------------------------------------------------------	------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	---------------------------------------------------------

Cet ouvrage illustré à 5 cent. la livraison et à 25 cent. la série atteint les dernières limites de la lecture à bon marché.

Pour les frais d'affranchissement par poste, ajouter 10 centimes par série, c'est-à-dire envoyer autant de fois 35 centimes qu'on désire de séries, à M. FAYARD, éditeur, 78, boulev. St-Michel, Paris.

Pour recevoir quatre séries, adresser 1 fr. 40 en timbres ou mandat-poste. — Pour recevoir 10 séries, adresser 3 fr. 50 et renouveler l'envoi pour recevoir la suite.